

Abdoulaye Imorou

## L'étranger, le frère, l'ami: variations autour du roi de Kahel

**Abstract :** Tierno Monénembo's *The King of Kabel* is a fictionalized biography of Olivier de Sanderval, a French adventurer who, at the end of the 19th century, became the King of Kahel in Fouta Djallon. This article shows that the novel is, for Tierno Monénembo, an opportunity to go further than the usual Manichean reading of colonialism. Essentially, it appears that the continuing relations between Olivier de Sanderval and the Peuls, as well as the future of Fouta Djallon depend more on political factors than on matters relating to identity.

**Keywords:** The King of Kahel, Olivier de Sanderval, Fouta Djallon, colonialism, ethnocentrism.

**Résumé :** *Le roi de Kabel* de Tierno Monénembo se présente sous la forme d'une biographie romancée d'Olivier de Sanderval, cet aventurier marseillais qui, à la fin du XIXe siècle, est devenu roi en pays peul. Cet article montre que le roman est, pour Tierno Monénembo, l'occasion de dépasser la lecture manichéenne qui est souvent donnée de la rencontre coloniale. En effet, il apparaît que ce sont les considérations politiques qui, davantage que les considérations identitaires, informent les relations entre l'explorateur et les Peuls et qui vont décider du sort du Fouta-Djalon.

**Mots clés :** Le roi de Kahel, Olivier de Sanderval, Fouta-Djalon, colonisation, ethnocentrisme

**D**ANS *LE ROI DE KAHÉL*, TIERNO MONÉNEMBO romance la vie d'Aimé Victor Olivier, cet aventurier français qui, à la fin du XIXe siècle partit au Fouta-Djalon, en pays peul, afin d'y ériger un royaume. Cet article voudrait montrer en quoi le portrait de ce personnage renouvelle la figure du colon et invite à relire la rencontre coloniale elle-même. Le portrait du colon tel qu'il est brossé dans ce roman est, en effet, des plus complexes. Aimé Victor Olivier apparaît tantôt sous les traits de l'étranger, tantôt sous ceux du frère. Il est l'ami comme il peut être l'ennemi. Il est Français, Portugais, Peul. Son statut est des plus complexes

et son rôle au sein de l'entreprise coloniale soulève un certain nombre de questions. En premier lieu, quelle est la nature des regards que se renvoient ce personnage et les Peuls qu'il rencontre. La catégorie de l'ethnocentrisme suffit-elle ici à qualifier ces regards? En second lieu, en quoi les différents titres, les qualités qui lui sont reconnus informent-ils ses relations avec le Fouta-Djalon? Pour finir, de quel type de relations s'agit-il?

### **La question de l'ethnocentrisme**

La rencontre entre les Peuls du Fouta-Djalon et Aimé Victor Olivier se place indubitablement sous le signe de l'exotisme et de l'ethnocentrisme. Le projet du Français trouve en effet son origine dans ses rêveries d'enfance, des rêveries marquées par l'air du temps. Or, en ce milieu du XIXe, les enfants ne rêvaient pas de devenir pompier ou acteur mais poète, savant ou explorateur. Aimé Victor choisit de devenir explorateur pour la simple raison qu'il y a un peu du poète et du savant dans l'explorateur (Monénembo 2008: p. 17). Il se nourrit, dès son plus jeune âge, des discours des explorateurs et des rumeurs qui circulent à propos de lointaines colonies. Sa curiosité est encouragée et entretenue par son précepteur:

L'abbé Garnier se peignait des tatouages sur les avant-bras et des scarifications au visage: il était Guénoilé, le redoutable sauvage venu surprendre le Blanc après le naufrage de son bateau. Ils passaient la journée à jouer à cache-cache, feignant de terrasser les fauves et de sauter par-dessus les canyons. Les ruses et les esquives finissaient par avoir raison de Guénoilé. Le bon sauvage succombait aux pieds du maître, renonçait aux fétiches et aux sacrifices humains, embrassait la croix et promettait de se conduire à l'avenir comme un bon chrétien (Monénembo 2008: p. 18).

Dans l'esprit du jeune garçon, imprégné des discours du moment, les colonies sont des terres sauvages qui attendent qu'il vienne les sauver. Il croit d'autant plus fermement être investi de cette mission qu'il évolue dans un milieu familial qui cultive le sens de l'excellence. Que ce soit du côté de la branche paternelle ou de celui de la branche maternelle, chacun est sommé de devenir quelqu'un, «de faire au moins aussi bien que papa» (Monénembo 2008: p. 37). Rien d'étonnant donc à ce qu'à huit ans, Aimé Victor Olivier décide de devenir roi du Fouta-Djalon, ce coin de l'Afrique qui, parce qu'encore relativement inexploré, représente encore un défi digne de ce nom. Lorsqu'à quarante ans il décide enfin de partir pour l'Afrique, il a déjà, entre autres exploits, gravi le mont Blanc et inventer la roue à moyeux suspendus. Il est donc naturel

qu'il ne doute, à aucun moment, de représenter le meilleur de la civilisation.

La haute estime de soi qui le distinguait déjà dans la société marseillaise va prendre, en Afrique, des allures ethnocentriques qui, à maintes reprises, semblent friser le racisme. C'est par exemple le cas lorsque, au retour de son premier séjour africain, il s'écrit: «Est-ce Dieu possible? Moi en France, dans une vraie demeure, mangeant de la vraie nourriture, buvant dans de vrais verres, causant avec de véritables êtres humains!» (Monénembo 2008: p. 121).

Victor Aimé Olivier laisse donc, en première impression, l'image d'un personnage imbu de lui-même, pétri dans la certitude de sa supériorité. Il est sûr de son droit et ne doute pas un instant qu'il est de son devoir de réveiller l'Afrique à la civilisation:

Ce serait un pays tout nouveau, tout vierge, avec des fleurs partout et des fruits étranges; peuplé de bêtes et de tribus éparses, joviales et pacifiques. Un pays embryonnaire qui n'attendait que sa petite étincelle pour s'irradier et jaillir des ténèbres. Il ne lui resterait plus alors qu'à le façonner selon son goût, avec l'aisance du potier devant la terre glaise. D'abord, à petites doses, le solfège et l'alphabet, puis Archimède, l'algèbre, Virgile et Ronsard, ensuite seulement Newton et les échafaudages! (Monénembo 2008: p. 185-186).

A ce niveau de lecture, l'explorateur peut paraître en tous points méprisable. En réalité, le texte de Tierno de Monénembo livre une image beaucoup plus complexe du personnage et invite à repenser la question de l'ethnocentrisme. Il suffit de considérer le ton de la narration pour s'en convaincre. L'auteur recourt volontiers aux figures de l'amplification, de l'hyperbole et de l'exagération ainsi qu'aux procédés du burlesque et de la satire de sorte que le portrait du personnage navigue constamment entre le ridicule et le sublime. Tout se passe comme si le texte hésitait entre le portrait d'un illuminé et celui d'un ambitieux sans foi ni loi. Cette hésitation est parfaitement traduite au moment où Aimé Victor Olivier découvre le plateau de Kahel et décide d'en faire le centre de son royaume:

C'était Moïse sur le mont Sinaï, Alexandre le Grand débouchant sur l'Indus, César savourant sa victoire dans les plaines fumantes d'Alésia!

Autour de lui, visibles seulement de la tête et semblables à des hiboux, les singes le regardaient à travers les branchages. Il ne savait pas s'ils voulaient l'admirer ou bien se moquer de lui (Monénembo 2008: p. 66).

Au-delà du ton de la narration, le projet même de l'explorateur est, malgré les apparences, de nature à déborder le champ de l'ethnocentrisme. Aimé Victor Olivier considère que l'Europe est, en termes de civilisation, engagée dans un processus de déclin alors que l'Afrique est prête à reprendre le flambeau: «Il est temps de lui transmettre la lumière que nous avons reçue d'Athènes et de Rome» (Monénembo 2008: p. 28). Selon lui, la civilisation est, par nature, destinée à passer d'un peuple à un autre et le moment est venu pour l'Afrique d'en hériter. Cette position qui consiste à considérer la civilisation comme un héritage et à ne pas exclure l'Afrique du rang des héritiers relève, dans le contexte particulier du XIXe siècle, du progressisme davantage que de l'ethnocentrisme. Ainsi, si le regard que ce personnage porte sur le Fouta-Djalon est parfois hautain, en revanche, sa vision du monde est loin de reposer sur des principes essentialistes. Le texte le montre à maintes reprises, il ne juge pas les hommes en fonction de la couleur de leur peau ou de leur identité. Il ne dissimule pas son admiration à l'égard de la ténébreuse subtilité des Peuls. A l'inverse lorsqu'il surprend un Blanc en train de voler, il se retient «difficilement d'essuyer ses bottes sur le visage de ce misérable, le colon tel qu'il le méprisait: ignorant, mesquin, cupide, un rat d'égout venu dans les colonies juste pour flairer les épices et l'indigo!» (Monénembo 2008: p. 209). Dans le même ordre d'idée, il ne cachera pas son mépris pour, Bôcar-Biro, le dernier *almâmi*, sous le règne duquel le Fouta-Djalon perd de son éclat.

Tout cela invite à penser la mégalomanie de ce personnage autrement qu'en termes d'ethnocentrisme. Il s'agit davantage de quelqu'un qui exècre la médiocrité de quelque côté qu'elle se trouve et qui n'a d'estime que pour l'excellence; de quelqu'un qui juge les hommes, essentiellement en fonction de leurs réalisations.

A un autre niveau, le paradigme de l'ethnocentrisme est affaibli par le regard que les Peuls portent sur l'explorateur. Lorsqu'en 1880, celui-ci entame son périple, le Fouta-Djalon est un État fédéral au faite de sa puissance. Le pays est relativement épargné par la pénétration coloniale et la plupart des Peuls n'ont jamais vu de Blancs. En ce sens, Aimé Victor Olivier est étranger dans tous les sens du terme: il est la figure de l'Autre mais aussi celle de l'Inconnu. De ce fait, il est à la fois objet de suspicion et d'attraction. Il est bizarre: «Bizarre d'être blanc, bizarre de ne pas dormir, bizarre de ne pas roter, bizarre de ne pas bien comprendre le peul, bizarre sous le soleil, bizarre dans la brousse...» (Monénembo 2008: p. 61). L'accueil qu'il reçoit est, dès lors, loin de correspondre à l'idée véhiculée par l'image d'Epinal du colon en Afrique. Au Fouta-Djalon, le Blanc n'est pas le maître pour lequel on a que déférence. Moutet, un des rares Français à avoir parcouru

le pays avant Aimé Victor Olivier en fait l'expérience. Il est condamné à retraverser le pays nu, se nourrissant comme il peut (Monénembo 2008: p. 63). Aimé Victor Olivier lui-même ne conserve la vie qu'à la faveur d'un subterfuge: il se fait passer pour le neveu du roi de France (Monénembo 2008: p. 91).

On le voit, les Peuls, de leur côté, ne sont pas moins altiers. Ils ne doutent pas un instant de la supériorité de leur civilisation et de leur droit à imposer leur vision du monde. Cependant, là aussi, ce serait une erreur que de considérer qu'ils font montre d'un ethnocentrisme essentialisant. Ne vont-ils pas finir par reconnaître le Marseillais comme l'un des leurs et par lui accorder le titre de roi?

En définitive donc, la rencontre de l'explorateur et des Peuls donne lieu, de part et d'autre, à des regards teintés d'exotisme et d'ethnocentrisme. Cependant, chacun admet que l'autre puisse corriger ses lacunes et parvenir au même niveau de connaissance. Tierno Monénembo suggère ainsi que l'ethnocentrisme est une réaction commune face à l'inconnu. Dès lors il n'est pas à confondre avec le racisme qui exclut, d'emblée, l'Autre de l'humanité et n' imagine pas un instant qu'il puisse devenir un frère. Ceci considéré, la rencontre coloniale prend une toute autre dimension. Loin de correspondre à l'image de la puissance blanche qui impose sa volonté, elle apparaît sous les traits d'un face à face de deux ego surdimensionnés. La question est alors de savoir quelles vont être les marges de manœuvres que les uns et les autres réussiront à se ménager.

### **Qualités et privilèges**

A première vue, la marche de manœuvre d'Aimé Victor Olivier va en s'élargissant au fur et à mesure que son statut au sein du monde peul s'améliore. Le roman se divise en trois parties suivies d'un épilogue, chacune d'elles donnant lieu à une variation du statut, des qualités de l'explorateur.

La première partie correspond au temps des découvertes et de l'apprentissage. Le Marseillais arrive pour la toute première fois en Afrique. Il lui faut apprendre à la connaître. De leur côté, les Peuls ont rarement eu affaire à des Blancs et se posent la question du traitement à lui réserver. Cette première partie est pour l'explorateur le temps des gaffes, des déboires, des maladies et des premiers succès. Le texte prend les allures d'un récit initiatique. Aimé Victor Olivier traverse le pays pour atteindre Timbo, la capitale, et rencontrer l'*almâmi*. Le voyage est l'occasion, pour chacune des parties, de sonder l'autre.

Au terme de ce parcours initiatique, il réussit à signer plusieurs traités de commerce et à obtenir l'autorisation d'ouvrir une ligne de chemin de fer. Celui qui était l'étranger est devenu un frère, connu dans tout le Fouta sous le nom de Yémé au moment où il regagne la France.

La deuxième partie comprend deux moments. Le premier se situe en France. Yémé tente de convaincre la France de la nécessité qu'il y a à conclure des partenariats avec le Fouta-Djalon. Cependant, Paris qui le voit surtout comme un illuminé préoccupé de ses propres intérêts refuse de ratifier les traités qu'il a signés avec les Peuls. Dans le même temps cependant, l'opinion publique s'intéresse à ses récits sur le Fouta-Djalon et le Portugal lui décerne le titre de Vicomte de Sanderval en reconnaissance des informations qu'il a recueillies sur ses territoires africains. Paris finit par accorder une place de plus en plus prépondérante au Fouta-Djalon. Elle continue, cependant, à écarter Oliver de Sanderval qui repart, sans ordre de mission, en décembre 1887.

Son retour ouvre le deuxième moment de cette seconde partie du roman. C'est le temps de la réalisation de ses projets africains. Il s'agit pour lui de conquérir le Fouta-Djalon. Pour ce faire, il lui faut convaincre les Peuls et résister aux ambitions coloniales de la France et des Anglais. L'expérience acquise et les amitiés nouées lors du premier voyage lui donnent l'avantage sur les Français et l'Angleterre. *L'almâmi* lui concède le plateau de Kahel. Yémé est maintenant un frère à part entière, un véritable Peul, un roi.

La troisième partie glisse progressivement de la consolidation des acquis vers le déclin. Les ambitions du roi de Kahel ne semblent pas devoir rencontrer d'obstacles. De même, lorsqu'il retourne en France, c'est la gloire qui l'attend. Le déclin est annoncé par la tournure que prennent les événements politiques au Fouta-Djalon. C'est d'abord Alpha Yaya qui tue Aguibou son aîné et roi dans la province de Labé. C'est ensuite Pâthé et Bôcar-Biro qui s'engagent dans une guerre de succession à Timbo.

Or, si les guerres de succession sont communes au Fouta-Djalon, celles-ci interviennent à un moment charnière de l'histoire coloniale et prennent des allures particulières comme le montrent les commentaires du vicomte à propos de l'assassinat d'Aguibou:

Il savait que cela finirait mal et que Taïbou serait au cœur du tragique dénouement, dans ce Fouta-Djalon où bien souvent le chemin du trône traverse une rivière de sang. Il imaginait simplement que cela se ferait à la peule, c'est-à-dire d'une manière douce, élégante, subtile, chevaleresque. Une embuscade à la sortie de la mosquée à l'heure de la prière du crépuscule, devant les vieillards et les enfants. Ce n'était pas très peul, tout ça: pas assez discret, pas assez éduqué. Un vrai travail de cuistre! (Monénembo 2008: p. 192).

Ces événements annoncent la fin d'une époque. Devenu *almâmi*, Bôcar-Biro va remettre en cause un certain nombre des principes qui régissaient le pays. Il menace le principe de l'État fédéral, ce qui aboutit à une crise de légitimité. Les princes, dont le roi de Kahel, vont se liguer contre lui et tenter de le renverser. Les guerres internes qui s'ensuivent servent les intérêts de la France qui réussit à prendre Timbo. Aimé Victor Olivier n'a d'autre choix que de retourner à Conakry où des conflits de souveraineté l'opposent à Ballay, gouverneur des colonies. Les autres Blancs choisissent rapidement leur camp et l'isolent: «On les chassa du terrain de boules, la porte de l'épicier leur fut fermée» (Monénembo 2008: p. 252). Le faste du Fouta-Djalon meurt ainsi en même temps que les rêves de Yémé.

Cette présentation de la progression du roman montre bien que Aimé Victor Olivier voit son statut évoluer de celui de l'étranger vers celui de roi peul. De ce fait, elle peut laisser penser que les privilèges dont jouit ce personnage suivent une évolution similaire. En vérité, les événements, pris dans le détail, disent tout autre chose. Il apparaît, par exemple, que son cheminement est marqué par la récurrence d'un épisode assez particulier, celui de la prison. Il est, dans chacune des parties du roman, à un moment ou à un autre, considéré comme *persona non grata* et ce, quels que soient les titres et les qualités qui lui sont reconnus.

Il est privé de ses mouvements lorsqu'il arrive pour la première fois à Timbo. On le soupçonne d'avoir menti quant à son appartenance à la famille royale et d'avoir des projets de conquête. Il parvient finalement à convaincre Timbo qu'il est venu en ami. Dans la deuxième partie, bien qu'il ne soit déjà plus considéré comme un simple étranger, on lui refuse l'entrée dans la ville de Fougoumba, capitale religieuse du pays. On l'isole dans un village et on interdit à quiconque de commercer avec lui. Il n'est pas loin de mourir de faim quand un prince de ses amis intervient en sa faveur auprès de *l'almâmi*. Dans la troisième partie, sa qualité de roi de Kahel n'empêche pas Bôcar-Biro qui le soupçonne d'être des princes qui complotent pour le renverser, de l'emprisonner et de tenter de l'empoisonner. La France ne traite pas mieux son citoyen, pour preuve, la manière dont la communauté blanche de Conakry n'hésite pas à l'isoler sur l'ordre, certes implicite, du gouverneur.

Tous ces épisodes montrent suffisamment que le traitement qui lui est réservé n'est pas toujours fonction des titres, de la qualité qui lui sont reconnus. Ce sont surtout les situations particulières et les enjeux qu'elles induisent qui sont pris en

compte. Qu'il apparaisse sous la qualité d'étranger, de vicomte portugais, de roi peul, de citoyen français, importe, finalement, peu. On s'inquiète surtout de savoir s'il doit ou non être considéré comme un ami.

Le thème de l'amitié est des plus centraux dans le récit. Il est aussi essentiel dans la définition de Olivier de Sanderval que la dialectique étranger / frère et autres considérations identitaires. Cependant, alors que la catégorie de l'étranger et celle du frère suivent des progressions graduelles, celle de l'amitié évolue davantage en dents de scie, selon une logique capricieuse. Yémé perd progressivement sa qualité d'étranger pour se fondre dans la figure du frère peul. En revanche, la qualité d'ami n'est jamais acquise de manière définitive. C'est que l'amitié a, ici, une signification toute particulière. Elle a valeur d'alliance. Elle renvoie à un pacte d'assistance et de non-agression qui, en tant que tel, est susceptible d'être, à tout moment, remis en cause:

- Tu crois que je devrais me méfier?
- Non! Tu es l'ami de l'*almâmi*, ça, c'est un vrai bouclier, ici! Malgré cela, te voilà dans une situation bien nouvelle. Il n'eut pas besoin d'aller plus loin. Yémé comprit tout de suite à sa façon de se gratter la tête:
- Dis-moi, franchement, Tierno, tu as peur pour moi ou pour toi?
- Le Fouta est compliqué, Yémé! Rien n'est jamais sûr chez nous! [...]
- Peux-tu me prêter une vingtaine de soldats pour traverser le Kokoulo?
- Ta demande est satisfaite! Je suis encore ton ami, Yémé, ce n'est pas la peine d'en douter! (Monénembo 2008: p. 152).

Il apparaît ainsi que les privilèges, en termes de liberté d'action, ne vont pas, ici, toujours de paire avec les qualités dont on peut se réclamer. Les rapports d'amitié, les alliances, transcendent, de toute évidence, les allégeances identitaires. Cette donnée invite le lecteur à considérer que la rencontre coloniale, telle que présentée dans cette biographie romancée, a été essentiellement de l'ordre de la négociation politique.

### **De la primauté du politique**

De ce qui précède, il apparaît que le roman de Tierno Monénembo récuse l'argument de la race comme paradigme de lecture suffisant de la rencontre coloniale. Les considérations de couleur ne sont jamais, en elles-mêmes, tout à fait décisives dans l'orientation que prennent les rapports entre Olivier de Sanderval et les Peuls. La race apparaît davantage dans son usage rhétorique,

pour ainsi dire, à des fins d'instrumentalisations politiques plutôt que comme une fin en soi:

- Vos tirailleurs traversent mes terres sans me demander mon avis! reprit Tierno.
- Vous? Pourquoi, pourquoi vous! s'indigna Sanderval.
- Ce fut la voix impitoyable d'Alpha Yaya qui lui répondit:
- Ce sont tes frères, Yémé! Des Blancs comme toi [...]
- Adressez vous donc à Ballay, bergers malhonnêtes et invivables! C'est lui le gouverneur! C'est lui, le Blanc! Moi, je suis un Peul, un Peul comme vous! [...]
- Patience, parents, patience! A quoi ça peut bien mener de nous engueuler? [...] Ce qu'il nous faut, c'est une solution et elle est dans tes mains, Yémé. Rends-toi à Conakry, parle à Ballay! (Monénembo 2008: p. 240).

Il est assez significatif de constater que dans cette discussion serrée qui vise à déterminer quelle stratégie adopter face à la menace de plus en plus pressante des forces françaises, Yémé est, selon la tournure que prend l'argumentation et le rôle qu'on lui demande de jouer, tantôt un Blanc, tantôt un parent.

Le rapport des forces militaires ne semble pas, non plus, des plus déterminants. A cet égard, Olivier de Sanderval défend l'idée d'une colonisation qui miserait davantage sur la connaissance de l'Afrique plutôt que sur sa conquête militaire: «Pour conquérir l'Afrique, il ne faut pas cent mille hommes, il y en faut juste un, celui qui saura gagner sa confiance» (Monénembo 2008: p. 128). Les événements semblent d'ailleurs lui donner raison. En effet, les Anglais, peu accoutumés de la politique en pays peul, manquent l'occasion de signer des accords avec Timbo à cause d'une parade militaire. Alors que celle-ci se voulait être une marque de respect, elle est interprétée comme un acte d'agression (Monénembo 2008: p. 139). Par ailleurs, il suffit de se rappeler que la défaite militaire de Timbo est autant due à la rébellion des provinces contre *l'almâmi* qu'à la supériorité des forces françaises.

Tout semble ainsi indiquer la primauté de la politique. A cet égard le fait que Aimé Victor Olivier compare son aventure coloniale à une partie de jeu d'échecs est particulièrement significatif: «Il s'apprêtait à jouer la partie d'échecs la plus terrible de son existence» (Monénembo 2008: p. 69). Et en effet, le sort du Fouta-Djalon dépendra surtout des capacités de chacun des acteurs concernés à lire le jeu des autres, à penser les manœuvres les plus subtiles et nouer les alliances les plus inattendues. Ainsi, si Yémé réussit à gagner la confiance des Peuls mais se fait parallèlement un ennemi de la France, c'est bien parce, dans un cas, il a su avancer les bons pions, tandis que dans l'autre, son jeu a manqué de subtilité. Il a, en ce qui concerne Paris, considéré à tort

que la partie était gagnée d'avance, que son projet ne pouvait qu'être soutenu. En conséquence, il a trop imprudemment dévoilé son jeu: «Chuchotements, regards de travers, rires sous cape, ses interlocuteurs, qui n'étaient pas nés de la dernière pluie, semblaient lire dans son âme comme dans un livre ouvert» (Monénembo 2008: p. 69). De la même manière, les Peuls ont été défaits, de n'avoir pas su lire le nouvel ordre politique: en cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle où la politique mondiale commençait déjà à surplomber les politiques nationales, les divisions internes ne pardonnaient plus.

Cette manière qu'a le roman d'insister sur la primauté de la politique dans la colonisation du Fouta-Djalon est intéressante en cela qu'elle renouvelle la vision de cette période de l'histoire. En choisissant de mettre l'accent sur la politique, et de faire d'un tiers – Olivier de Sanderval ne se place jamais tout à fait entièrement du côté de la France ni de celui du Fouta-Djalon – le principal protagoniste, Tierno Monénembo, évite de mettre au centre de l'épisode coloniale l'opposition France / Afrique et par prolongement Noir / Blanc. Étant donné que l'observation se fait à partir de ce troisième acteur qu'est Yémé, les stratégies du Fouta comme celles de la France sont l'objet de traitements similaires. L'histoire coloniale n'est, de ce fait, racontée ni du point de vue du vainqueur, ni de celui du vaincu. De la sorte, de même que dans *Peuls*, sinon davantage, cette histoire n'est, ici, «conforme ni à l'historiographie coloniale, ni, non plus, à l'historiographie nationaliste, qui toutes deux ont longtemps prévalu» (Mouralis 2007: p. 141-142).

Dès lors, Tierno Monénembo réussit à s'éloigner des modalités d'une lecture partisane des événements. Il rappelle, à juste titre, que cette rencontre a opposé des forces qui, du point de vue de la négociation politique, ont combattu avec les mêmes armes et cherché à défendre ce qu'elles pensaient être leurs intérêts. En ce sens, la rencontre coloniale a été à la fois une affaire de *Realpolitik* et de politique politicienne. Cette dimension qui explique les alliances les plus inattendues est parfaitement illustrée par le fait que, selon le contexte, Olivier de Sanderval défend avec la même fougue à la fois ses propres intérêts, ceux de la France et ceux du Fouta-Djalon. Elle est également illustrée par les rivalités entre les princes Peuls et les luttes de succession qui s'ensuivent. Une telle approche présente l'avantage non seulement de s'éloigner des historiographies coloniale et nationaliste, mais encore de prendre le contre-pied de la dialectique dominant / dominé. Le texte ne procède ni à une diabolisation des uns, ni à une idéalisation des autres. Il ne s'inscrit ni dans une logique victimaire, ni dans une processus de culpabilisation. C'est la question de la

responsabilité qu'il place au centre de la lecture de la rencontre coloniale.

En effet, chacune des parties est décrite comme étant actrice à part entière de cette période de l'histoire. La France n'a pas toutes les prérogatives. Les Peuls sont loin d'apparaître sous la figure de victimes passives. Chaque partie est donnée à voir dans les choix qui sont les siens et qui engagent sa responsabilité. C'est le principe de complexité qui se trouve ainsi introduit dans la lecture de cette période de l'histoire. Dès lors, l'action africaine ne peut plus être lue uniquement à travers le triptyque passivité / résistance / collaboration<sup>1</sup>: l'exemple des Peuls apporte suffisamment la preuve que chacun a recherché les amitiés qu'il pensait être les plus profitables. De même la présence française ne saurait être jugée selon les seules catégories du bien et du mal. Le texte suggère assez que la rencontre coloniale ne peut être l'objet d'une lecture purement morale. Ici la duplicité apparaît comme une qualité politique à laquelle chacun des acteurs a recours et non comme un acte essentiellement condamnable.

Au final, bien qu'il mobilise sans retenue les procédés de l'amplification, le texte propose une écriture, somme toute, prosaïque dans le sens où le propos ne se veut ni romanesque ni romantique. L'auteur présente la colonisation comme une entreprise qui a surtout cherché à être pragmatique et qui, dans cet objectif, ne s'est pas encombrée de principes moraux ou éthiques, qui s'est résolument inscrite dans la politique politicienne et la *Realpolitik*. L'histoire coloniale apparaît, de ce fait, dans toute sa profondeur dans la mesure où, chacun des acteurs joue pleinement son rôle et est donné à voir dans ses points forts comme dans ses faiblesses. La rencontre coloniale est décrite comme une période de l'histoire au cours de laquelle des décisions ont été prises sur le vif, selon les intérêts de chacun; comme une partie d'échecs pendant laquelle les calculs les plus retors sont de règle.

*Le roi de Kabel* poursuit et valide une stratégie d'écriture déjà présente dans *Peuls* et qui consiste à libérer le roman africain de l'injonction militante. Ce texte est loin de s'inscrire dans une logique de dénonciation de la France ou de victimisation de l'Afrique telle qu'on a cru la déceler dans la littérature dite anticolonialiste. Cependant, il convient de ne pas perdre de vue que cette stratégie n'a rien de neuf. Elle est en réalité commune à nombre de romans africains. On se souvient, par exemple, de la manière dont *Le devoir de violence* refusait de se conformer aux

---

<sup>1</sup> Pour une déconstruction du couple résistance / collaboration comme paradigme de lecture des stratégies coloniales des Africains, voir Mbembe, 1996, cité par Mouralis, 2007: p. 141.

attentes d'un certain discours sur la littérature africaine<sup>2</sup>. *Le roi de Kabel* a cependant cette particularité qu'il fait consensus. Il ne semble pas connaître les polémiques et les scandales que des textes tels que *Le devoir de violence* ou encore *Et si l'Afrique refusait le développement?* ont connus. Tierno Monémbo a en effet su mettre en place une forme de récit capable de prendre le contre-pied des discours autorisés sans pour autant irriter. Dans *Peuls*, c'est le principe de la parenté à plaisanterie qui sert de prétexte à une mise en récit sans complaisance de l'épopée peule. *Le roi de Kabel* profite, d'une part, de la voie ouverte par *Peuls* et, d'autre part, de l'excentricité de son personnage principal, cet esprit vif et illuminé, pour offrir un dosage efficace fait de légèreté de ton et de finesse de l'analyse.

Le consensus que le roman parvient ainsi à obtenir est de première importance. En effet, les polémiques qui ont entouré les textes précédents ont, d'une certaine manière, limité leur portée, leur capacité à intervenir sur les modalités du discours sur l'Afrique et sur celles de la littérature africaine. *Le roi de Kabel* conserve, en revanche, toutes les chances de devenir un texte de référence susceptible de renouveler les travaux sur la période coloniale mais aussi d'inviter à relire le roman africain. Ce dernier a, en effet, bien souvent, tendance à être considéré comme un simple outil au service de l'engagement anticolonialiste puis anti-impérialiste. Or, les textes qui relèvent du roman africain sont de véritables objets littéraires aussi complexes que les réalités auxquelles ils renvoient. *Le roi de Kabel* donne ainsi de la visibilité à un travail entrepris par des romans comme *Le devoir de violence*, *Monnè, outrages et défis* ou encore *La revanche de Bozambo*. Ce travail consiste à introduire le principe de complexité dans la lecture de l'histoire en rappelant que les Africains, loin d'avoir été des victimes passives, ont participé à cette histoire dont ils partagent la responsabilité. Ce faisant, ces textes inscrivent, une fois pour toute, l'Afrique dans l'histoire et le politique et invitent à relire les relations entre ce continent et l'Occident autrement qu'en termes de dominé et de dominant.

Abdoulaye Imorou (Université de Cergy-Pontoise)<sup>3</sup>

---

<sup>2</sup> Voir N'goran, 2007.

<sup>3</sup> Abdoulaye Imorou est docteur de l'Université de Cergy-Pontoise. Sa thèse *Les écritures de la responsabilité: Essai d'une saisie globale à partir du cas africain* a été dirigée par Bernard Mouralis.

**Bibliographie sélective:**

BANCEL, N., BLANCHARD, P., VERGÈS, F.

2003. *La république coloniale: Essai sur une utopie*, Paris: Albin Michel.

CONRAD, J.

1899. *Heart of Darkness*; 1989. *Au cœur des ténèbres*, Paris: GF Flammarion.

DOZON, J-P.

2003. *Frères et sujets: La France et l'Afrique en perspective*, Paris: Flammarion.

JUMINER, B.

1968. *La revanche de Bozambo*, Paris: Présence africaine.

KOUROUMA, A.

1990. *Monnè, outrages et défis*, Paris: Seuil.

MBEMBE, A.

1996. *La naissance du maquis dans le Sud-Cameroun (1920-1960). Histoire des usages de la raison en colonie*, Paris: Karthala.

MONÉNEMBO, T.

2004. *Peuls*, Paris: Seuil.

2008. *Le roi de Kabel*, Paris: Seuil.

MOURALIS, B.

1999. *République et Colonies: Entre histoire et mémoire: la République française et l'Afrique*, Paris: Présence africaine.

2007. *L'illusion de l'altérité: Etudes de littérature africaine*, Paris: Honoré Champion.

N'GORAN, D.

2007. «Le savoir africain et ses formes: Yambo Ouologuem, "nomothète"», *Boabab*, n°0, septembre 2007,

[http://www.revuebaobab.org/images/pdf/baobab0/ngoran\\_david%20.pdf](http://www.revuebaobab.org/images/pdf/baobab0/ngoran_david%20.pdf), consulté le 14/03/2010.

OUOLOGUEM, Y.

1968. *Le devoir de violence*, Paris: Seuil.